

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilles Marcotte, critique

Littérature et Circonstances de Gilles Marcotte, Montréal,
Éditions de l'Hexagone, 1989, 350 p.

Agnès Whitfield

Numéro 55, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

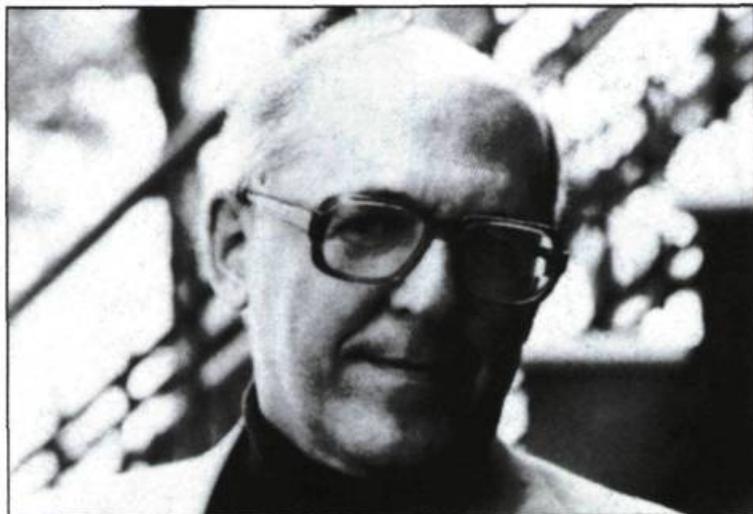
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1989). Gilles Marcotte, critique / *Littérature et Circonstances* de Gilles Marcotte, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 350 p. *Lettres québécoises*, (55), 44–45.

Gilles Marcotte, critique...

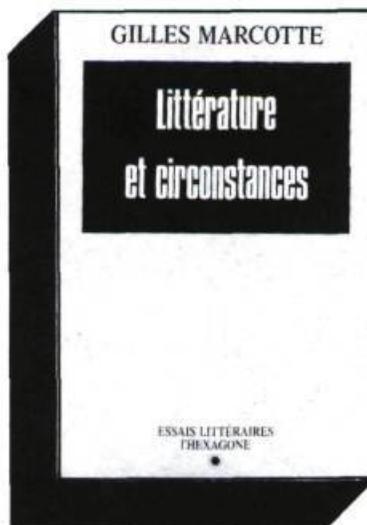


Littérature et Circonstances de Gilles Marcotte, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 350 p.

Ceux et celles qui cherchent encore un certain rapport d'adéquation entre le titre d'un ouvrage et son contenu ne seront pas déçu(e)s par *Littérature et Circonstances*, dernier recueil d'essais de Gilles Marcotte. À tout ce que le mot «littérature» peut comporter d'absolu et d'ambitieux, dénué comme il est de l'adjectif qualificatif de rigueur de nos jours, la simplicité de «circonstances» ajoute un brin de relativisme rassurant et, surtout, un certain ton. Il sera question, certes, des mots et des choses, mais aussi de l'essayiste, de cette «expression personnelle» à laquelle le critique reconnaît lui-même «un élément irréductible» (p. 11). Aussi la forte impression d'unité qui se dégage des vingt-cinq études réunies dans ce volume, tient-elle moins à l'homogénéité du champ examiné, essentiellement mais pas uniquement québécois, qu'à l'optique particulière qui les informe.

Rédigées au cours des quinze dernières années, ces études sont présentées en deux volets. Le premier, intitulé «Histoire, Institutions, Thématiques», regroupe sous trois rubriques différentes des articles qui touchent, d'une façon ou d'une autre, aux questions gé-

nérales; le second rassemble, à l'enseignement «Écrire», des études qui abordent la littérature plutôt par le biais d'œuvres et d'auteurs particuliers. Dans tous les cas, pourtant, l'approche est la même; le point de départ de Gilles Marcotte est résolument textuel. C'est en lecteur infatigable de textes, tant fictifs que critiques, qu'il raisonne, qu'il écrit et qu'il persuade. Ses lectures sont personnelles mais pleinement assumées. Après plus de trente ans de métier, Gilles Marcotte a l'écriture élégante mais incisive, qui ne refuse pas la polémique.



Comme l'exigent les «circonstances», les premières études abordent la question épineuse du nationalisme en littérature. La perspective est à la fois contemporaine et historique, l'auteur cherchant manifestement à élargir le terrain du débat dans le but de le relativiser, d'en faire ressortir les paradoxes. Les titres des articles en affichent bien l'enjeu: «Institutions et courants d'air», «Les Années trente: de Monseigneur Camille à *La Relève*», «Robert Charbonneau, la France, René Garneau et nous...», «À quoi sert une littérature nationale?», «Le (Mythe) de l'universel dans la littérature québécoise». Face aux idées reçues et aux courants dominants, Marcotte se fait l'avocat du diable: «L'institution littéraire n'est pas un thème nouveau en littérature québécoise, écrit-il. Elle est, au contraire, notre plus vieille idée. Comme Dieu existe avant la création, elle précède les œuvres» (p. 17). Dans la quête obsessionnelle de son autonomie, cette institution n'éviterait pas l'intolérance, voire le nombri-lisme: «Le Québec littéraire [...] n'a pas beaucoup de réserves d'attention. Occupé à se bâtir une demeure autonome, à se distinguer de ce qui n'est pas lui-même, il est presque fatalement amené à viser l'Un au détriment du Divers, à rêver du Centre plutôt que de Périphéries [...] Sa propre différence ne lui cacherait-elle pas celle des autres?» (p. 50)

Certain(e)s trouveront cet esprit iconoclaste éminemment salutaire. D'autres, au contraire, soupçonneront Marcotte de garder un penchant pour l'institution littéraire française, de trouver encore ses points de repère dans les «grandes» littératures, ce que son insistance sur le caractère «mineur» de la littérature québécoise tendrait, selon cette optique, à confirmer. Parler d'une littérature nationale, c'est «désigner à coup sûr une littérature mineure, ce qui n'est pas déshonorant, mais qui se donne de

grands airs pour faire oublier sa situation d'infériorité. Il n'y a rien de tel qu'un drapeau pour couvrir les manques, les faiblesses. Parle-t-on aujourd'hui, en France, d'une littérature nationale?» (p. 85). Sans trancher la question, soulignons plutôt la tenace et habile volonté de (re)lire, de (dé)construire, qui soutient ses études. «Relire, écrit-il justement, c'est le commencement de la lecture» (p. 122). Sur ce plan, les analyses qui traitent de questions historiques (la véritable modernité de *La Relève*, l'impact de *La France et Nous* de Charbonneau, la recherche de l'universalisme) sont particulièrement exemplaires.

Cette même perspective domine la deuxième section de la première partie du recueil où le critique tente de cerner le rôle du groupe des Éditions l'Hexagone. Ici, le sens des circonstances se traduit par le désir de mettre en contexte. L'accent est mis sur les rapports d'intertextualité qui relie, tant par des liens d'opposition que d'affinité, les textes des poètes de l'Hexagone aux poèmes de leurs prédécesseurs comme de leurs successeurs : «Le travail obscur de ces années [de l'Hexagone] aura été d'obtenir pour la poésie une légitimité sociale, la légitimité d'une durée possible. Qu'aujourd'hui le groupe des *Herbes rouges* secoue le cocotier de l'Hexagone, cela se comprend comme une nécessité. Les poètes dont j'ai parlé n'avaient pas, eux, de cocotier à secouer; ils devaient le faire pousser» (p. 133).

Intitulée «Significations du roman», la dernière section du premier volet du recueil donne aussi la priorité aux textes. On reconnaîtra ici, dans quelques-unes des prises de position et des préoccupations du critique, certains des leit-motifs du *Roman à l'imparfait*. C'est surtout le sens des mutations du roman québécois que Marcotte cherche à dévoiler, partant souvent, mais pas toujours, de questions de technique. Le corpus est essentiellement contemporain; s'il est encore question de l'histoire, c'est par le biais de la temporalité et de la forme romanesque : «Le récit de forme mythique, donc, se substituera au récit historique. Écrire des histoires, à la façon d'Abel Beauchemin ou de Don Quichotte, ce ne sera pas faire concurrence, mimétiquement, à l'histoire événementielle comme le rêve *Prochain Épisode*, mais bien plutôt la quitter, inventer un «temps autre» (p. 183). Ou encore : «L'originalité du roman québécois consiste peut-être à tenir grande ouverte la contradiction, entre un désir de conter qui demeure extrêmement vif, indéracinable pour ainsi dire, et une

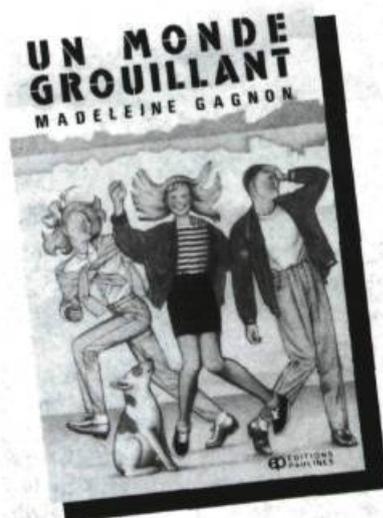
Éditions Paulines — JEUNESSE

DES LECTURES DE QUALITÉ



ENFANTS DE LA PLANÈTE

Roch Carrier * 80 pages * 5,95\$ * Nouvelles



UN MONDE GROUILLANT

Madeleine Gagnon * 144 pages * 5,95\$ * Nouvelles

Avec *Enfants de la planète*, Roch Carrier nous offre cinq récits confrontant la peur de l'inconnu et le courage de vivre. À son tour Madeleine Gagnon nous propose *Un monde grouillant* où des jeunes adolescents témoignent de l'amitié qui les lie. Voilà des thèmes et des situations qui permettront au jeune public lecteur de vivre, à travers des personnages généreux et sympathiques, des aventures heureuses et des périple non sans obstacles.



ÉDITIONS
PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

conscience non moins vive de la fragilité du récit, voire de son illégitimité possible» (p. 182-183).

La dernière partie du livre regroupe une dizaine d'articles consacrés à des auteurs français et québécois, allant de Rimbaud, d'Octave Crémazie et de Victor Barbeau à Jacques Poulin et à feu André Belleau, en passant par Claude Jasmin, Jacques Ferron, René Char et Jacques Brault. Paradoxalement, le dernier article du volume est un des plus anciens, du point de vue de la rédaction. Intitulée «Qui a peur du pygargue roux?» et portant essentiellement sur Lautréamont, cette étude conduit le critique à une réflexion générale sur les

pratiques de l'écriture et de la lecture. Si les commentaires sur la littérature québécoise qui s'y glissent reflètent bien l'époque à laquelle Marcotte les a rédigés, c'est-à-dire le début des années 1970, ils témoignent aussi de la cohérence du projet critique de l'auteur. «L'amitié, ce n'est pas grand-chose, écrit-il. Cela fait pauvre figure auprès des grandes fonctions qu'aujourd'hui encore on attribue à la littérature» (p. 332). C'est pourtant cette même notion d'amitié et de communication à laquelle Marcotte recourt dans l'introduction pour qualifier ses propres rapports à la littérature. L'amitié, après tout, n'interdit pas la critique, dans tous les sens du mot. □